

Inside Out avec Diane Batens
© Antonio Barindelli Keramis



IOTA, UNE PETITE LETTRE POUR MIEUX GRANDIR

PAR LAURENCE BERTELS
écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

Iota, comme la plus petite lettre de l'alphabet grec, un retour aux sources, une ASBL qui, depuis longtemps, pense à hauteur d'enfance pour plus de grandeur. Exigeante, esthétique et avant-gardiste, cette compagnie de théâtre et danse jeune public s'est aujourd'hui recyclée dans des expositions interactives. Retour sur un parcours semé de joies, mais aussi d'embûches.

Comme des pierres © Iota



Inside Out © Centre culturel de Bertrix

TabletAlfabet
© Julie Gits, la montagne magique

Unis à la ville comme à la scène, Diane Batens et Lieven Baeyens s'intéressent à la jeunesse depuis 1989, date de la création de leur ASBL. Lui, Lieven, s'est formé à l'Institut supérieur de la musique à Louvain. Il a également étudié les sciences théâtrales aux universités d'Anvers, Amsterdam et Utrecht. Elle, Diane, vient de l'Académie des beaux-arts d'Anvers et Gand en section arts graphiques. Elle a aussi suivi des études supérieures de théâtre « docent drama » à l'Académie de Maastricht aux Pays-Bas. Puis, elle a enseigné pendant plusieurs années en humanités artistiques à Bruxelles. Ni l'un ni l'autre ne cachent leur approche conceptuelle de l'art et leur arrivée dans le secteur du théâtre jeune public, avec « Iota danse », en 1999, a immédiatement été remarquée. Il est vrai qu'ils n'étaient guère novices et se frottaient à l'art depuis plusieurs années déjà.

En 1992, ils demandent une aide à la création à la Communauté flamande pour *Tekens aan de wand (Dessins aux murs)*, un spectacle qui parle de l'art pariétal et des grottes de Lascaux d'après des textes de Lope de Vega, Federico Garcia Lorca et Lieven Baeyens.

En 1993, sans réponse positive de la Communauté flamande, ils se tournent vers les tout-petits avec *Les jours* et *Les pieds sur terre*. La Communauté flamande restant sourde à leurs demandes de subsides, Diane Batens et Lieven Baeyens décident de se tourner vers la Communauté française et de s'installer, partiellement du moins, à Barvaux-sur-Ourthe, dans le Luxembourg.

UN CHEZ-SOI

Les voilà donc dans un nouveau « chez-soi » à l'image de celui qu'ils revendiquent dans l'appellation de leur compagnie, dont ils livrent une explication très poétique :

« Iota, la plus petite lettre de l'alphabet grec, suggère quelque chose d'invisible, de petit, d'insignifiant.

Une lettre a une petite place dans un mot et un mot a une petite place dans une phrase. Chacun, petit ou grand, est en permanence à la recherche d'un espace, d'un avenir, d'un chez-soi. »

Depuis l'ancienne école de Poupehan,

près de Bouillon, où il travaille actuellement, Lieven Baeyens revient avec nous sur l'histoire de sa compagnie.

Comment s'est passée votre arrivée aux Rencontres théâtre jeune public, passage obligé pour toutes les compagnies qui veulent bénéficier d'aide à la création et des tournées art et vie en Communauté française ?

On était en création avec Iota danse. On avait pris goût au fait de travailler sans texte, d'offrir aux tout-petits des spectacles sans paroles, inspirés de l'univers de la danse ou du graphisme. On a quitté le texte avec *Les pieds sur terre*, *En promenade avec une ligne* et *Iota danse* auquel participait Caroline Cornélis, devenue chorégraphe aujourd'hui. On a très vite bénéficié d'un contrat de confiance.

Pourquoi avoir choisi de vous adresser aux tout-petits ?

On voulait s'adresser aux enfants âgés de 2 à 5 ou 6 ans, car on n'a pas besoin de textes avec eux. On peut travailler de manière très graphique. Ou corporelle comme avec *Iota danse*, puis, en 2005, avec *3x4*, *Les quatre saisons* : de la danse contemporaine avec Mitsiko Shimaru, Guillaume Trontin et Jorge Moreno

Crecis (ou Pierre-Yves De Jonghe) qui a rencontré un formidable succès et tourné plus de 200 fois grâce à ce mélange de musique très accessible et de danse contemporaine. *Peloux et Peluch'ons* avec, en live, une soprano, un baryton et un piano, interprété par Noémie Schellens et Kobe Baeyens, a lui aussi conquis le public. En revanche, *Rondeau* semblait trop avant-gardiste. Mais *Umusegnyi*, (*Sur le sable*), d'après un texte de la Rwandaise Kala Neza sur fond de musique et de danse africaine, a lui aussi bien marché. C'était un spectacle interactif sur la lentueur, l'importance de semer. À la fin de la représentation, l'artiste rwandaise invitait les enfants dans sa tente.

Vous avez toujours eu une vision très conceptuelle de l'art. Certains vous l'ont même parfois reproché. Pourquoi avoir fait ce choix ?

On travaille beaucoup sur l'abstraction, car elle est plus universelle. Le spectateur peut créer son univers, s'inventer une histoire qui commence par les images qu'il voit. Souvent, ensuite, on l'invite sur la scène.

Comment concevez-vous vos spectacles lors de la création ?

On n'a jamais travaillé avec un metteur en scène officiel. Il s'agit toujours d'un travail collectif avec la comédienne. Nous voulons être démocratiques. Nous sommes donc à l'écoute des artistes. Dans *Peloux et Peluch'ons*, l'artiste voulait chanter *La Traviata*. On était sceptiques, mais on finalement accepté et on ne l'a pas regretté.

Certaines pièces n'ont pas tourné, car elles abordaient un langage un peu à part. On apporte également un grand soin aux lumières, aux costumes, aux textiles, aux décors dans un univers toujours très ouvert, sans début ni fin. On n'hésite pas à faire sauter le quatrième mur. Avec les risques que cela comporte. Ce qui nous intéresse également, c'est de remonter aux sources, à notre histoire. Dans *Pom'opéra*, on se demande d'où vient la pomme, dans quels pays on peut la trouver. On a choisi des morceaux de musique typiques de chacun de ces pays puis, à la fin du spectacle, on a distribué de vraies pommes de Limbourg et de Liège aux enfants.

— On travaille beaucoup sur l'abstraction, car elle est plus universelle.

Le spectateur peut créer son univers, s'inventer une histoire qui commence par les images qu'il voit. —

LIEVEN BAYENS



Comment ceux-ci réagissent-ils à vos spectacles ?

Au début, dans les années 2000-2005, ils étaient plus ouverts, moins conditionnés. Ils n'étaient pas aussi gâtés qu'aujourd'hui. Il y avait encore un espace pour la surprise, la magie. Les petits entraient très vite dans nos spectacles. Ils ont une vue périphérique, prennent la totalité de ce qu'on leur donne. *Detskaya*, par exemple, était chanté en russe. Ils ne comprennent rien, mais ils étaient scotchés. On remarque aussi une évolution sociologique du comportement des spectateurs. Entre autres parce qu'on vit au règne de l'image. Les écrans sont partout et deviennent même des baby-sitters.

Pourquoi avoir quitté le secteur du théâtre jeune public ?

La pression de la cour de Huy devenait trop forte. Les dernières années, cela devenait plus difficile, mais dans l'ensemble on a eu de la chance. On a fait 15 spectacles sur 13 années. *Detskaya*, lui, était trop cher, car il fallait loger sept personnes en tournée. Ce n'était plus tenable sans subvention. En 2008, on a diminué nos tournées et en 2012, on a décidé d'arrêter.

Était-ce une décision difficile à prendre ?

Oui. On se demandait ce qu'on allait faire. Puis on a transformé d'anciens décors et on a créé des expositions interactives pour lesquelles nous sommes autonomes. On expose dans les bibliothèques, les médiathèques, les musées.

C'est un autre circuit, très intéressant aussi. *TabletAlfabeT*, *Inside out* et *Comme des pierres* sont des expositions interactives, à petite échelle, très légères, qu'on peut aussi monter dans les écoles. Et aujourd'hui, la Flandre revient vers nous.

Êtes-vous finalement satisfaits de cette reconversion ?

Oui, car on voit réellement ce qui se vit dans les écoles. On est sur le terrain. *Inside out* a été exposé à Keramis, le nouveau musée de La Louvière sur le site de l'ancienne faïencerie Boch. L'installation se trouvait dans une salle toute blanche avec de la musique de Bach et les visiteurs devenaient des petits comédiens. C'est de l'art participatif. Les enfants bougeaient dans le décor avec nous. Le début était un peu austère, mais la visite se finissait en bal galant, en costume avec de grands chapeaux.

Qu'apporte l'art aux enfants, selon vous ?

Il donne une grande ouverture vers un monde très complexe. Les enfants voient des choses qu'ils ne peuvent acheter. Et même s'ils croient oublier ce qu'ils ont vu pendant 10 ou 15 ans, ils seront ensuite traversés par des impressions. L'art offre une grande diversité aussi. Je me souviens, on était à Molenbeek-Saint-Jean à l'époque des attentats et on sentait malgré tout une forme de sérénité, de calme dans la tempête. ●